CONSIDÉRATIONS

N°. 56.

PHYSIOLOGIQUES ET MORALES

SUR L'HISTOIRE DE LA FEMME,

PARTICULIÈREMENT A L'ÉPOQUE DE LA FÉCONDITÉ;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 20 avril 1829, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR GEORGES BERGASSE.

La femme n'est pas femme seulement par un endroit, mais encore par toutes les faces par lesquelles elle peut être envisagée.

ROUSSEL, *Syst. phys. et mor.*

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n° 13.

1829.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRE-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	DUMÉRIL.
Chimie médicale	ORFILA, *Examinateur.*
Physique médicale	PELLETAN fils, *Suppléant.*
Histoire naturelle médicale	CLARION, *Président.*
Pharmacologie	GUILBERT.
Hygiène	ANDRAL, *Examinateur.*
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN, *Examinateur.* ROUX.
Pathologie médicale	FIZEAU. FOUQUIER.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	DESORMEAUX.
Clinique médicale	CAYOL. CHOMEL. LANDRÉ-BEAUVAIS. RÉCAMIER.
Clinique chirurgicale	BOUGON. BOYER. DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens	DENEUX.

Professeurs honoraires.

MM DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, DUBOIS, LALLEMENT, LEROUX, PELLETAN père, VAUQUELIN.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Arvers.	Gibert.
Baudelocque.	Kergaradec.
Bouvier.	Lisfranc.
Breschet.	Maisonabe.
Cloquet (Hippolyte).	Parent du Chatelet, *Examinateur.*
Cloquet (Jules).	Pavet de Courteille.
Dance.	Ratheau, *Examinateur.*
Devergie.	Richard.
Dubois, *Suppléant.*	Rochoux.
Gaultier de Claubry.	Rullier.
Gérardin.	Velpeau.
Gerdy.	

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE,

MON PRÉCIEUX, MON EXCELLENT AMI.

Vous avez dépassé pour moi les limites ordinaires de l'amour paternel ; je sens toute l'étendue de mes devoirs et n'en suis point effrayé... Ma vie sera consacrée à m'acquitter envers vous, et mon cœur m'en fournira toujours des moyens faciles.

A MONSIEUR NICOLAS BERGASSE,

Ancien Député aux États-Généraux de 1789.

En décorant ce faible essai d'un nom justement célèbre, j'éprouve un regret bien vif, celui d'en être encore si peu digne ; mais tant de bontés que vous m'avez témoignées m'assurent aujourd'hui votre bienveillante indulgence.

G. BERGASSE.

CONSIDÉRATIONS

PHYSIOLOGIQUES ET MORALES

SUR L'HISTOIRE DE LA FEMME,

PARTICULIÈREMENT A L'ÉPOQUE DE LA FÉCONDITÉ.

Il y a dans chaque être vivant un principe inné qui fixe le genre de ses désirs et de ses inclinations caractéristiques.

ALIBERT, *Physiol. des passions.*

Je m'étais d'abord proposé, pour sujet de dissertation, quelques recherches en réponse à cette question : *Jusqu'à quel point le sexe, chez la femme, peut-il influer sur l'organisme et par suite sur les qualités morales?* Mais j'ai senti, après quelques essais, que le développement de cette idée trouverait d'insurmontables obstacles dans le peu de temps dont je puis disposer, et surtout dans l'insuffisance de mon savoir. Je me suis borné à indiquer ici certains effets sans beaucoup en approfondir les causes.

J'ai essayé de faire ressortir quelques traits de l'histoire de la femme,

ceux-là surtout qui, soit dans sa physiologie, soit dans sa psychologie, m'ont paru la distinguer de l'homme, que j'ai pris pour type et objet de comparaison. Je ne me dissimule pas les lacunes et les imperfections de ce tableau; puissent ma bonne volonté, l'élévation et la difficulté du sujet, m'être un titre à l'indulgence dont j'éprouve le besoin.

Enfance.

L'homme et la femme diffèrent peu l'un de l'autre au premier aspect, si on les considère dans le temps encore rapproché de leur naissance; mais cet état équivoque est de courte durée, bientôt l'œil même le moins exercé saisit des nuances distinctives entre les deux sexes. Enfin, perdant cette délicatesse de formes qui le tenait pour ainsi dire caché, le jeune homme déploie un caractère nouveau; les muscles, instrumens de la force, se développent et s'accroissent aux dépens du tissu cellulaire ou muqueux, qui, jusqu'alors interposé dans leurs fibres, avait été un obstacle à leur libre exercice. Au vermeil de son visage succède une teinte rembrunie; sa timidité enfantine se change en un courage inquiet et bouillant qui lui fait rechercher et braver les périls; le mouvement, l'agitation sont pour lui un besoin; il ressent une surabondance de vie qu'il semble vouloir épancher au-dehors : c'est le commencement de l'âge pubère. Plus tard, sa voix grave et forte, sa taille élevée, son port souple à la fois et majestueux, tout en lui annonce l'homme, les fonctions auxquelles il est appelé, et l'empire qu'il doit exercer sur l'autre sexe : c'est l'âge viril.

La marche de la jeune fille vers la puberté est plus rapide, c'est-à-dire qu'elle s'effectue en moins de temps; mais les signes extérieurs qui l'indiquent sont beaucoup moins sensibles; le corps, les membres grandissent, toutes les parties augmentent de volume sans perdre autrement de leur forme et de leur délicatesse primitive; les systèmes cellulaire et lymphatique absorbant prédominent toujours; c'est que la femme adulte doit long-temps conserver quelque chose de la

constitution et du caractère de l'enfance. A cet âge de la vie, les facultés vitales, toutes employées à la nutrition et à la croissance individuelle dans l'un et l'autre sexe, sont particulièrement concentrées dans l'appareil digestif. L'assimilation, toutefois, paraît se faire moins bien chez les filles que chez les garçons. Les premières ont généralement moins de fraîcheur et d'embonpoint, leurs os, leurs membres sont plus faibles et plus grêles; par une sorte de compensation, le développement des facultés intellectuelles est incontestablement plus précoce, et quand le jeune garçon ne songe encore qu'à essayer ses forces et à en acquérir de nouvelles, la jeune fille s'étudie déjà à plaire, elle recherche les parures dont le secours lui paraît favorable à l'accomplissement de ce vœu. Ses regards ne sont pas seulement curieux; ils sont affectueux, tendres; incessamment occupée de l'impression qu'elle fait sur autrui, elle sait dissimuler ses affections et ses répugnances. Ce sentiment est presque inconnu aux jeunes garçons, à moins qu'une éducation mal entendue n'ait fait naître en eux une vanité précoce. Cette petite fille désire ardemment d'être grande; elle veut jouer un rôle, et se montre jalouse d'être aimée; elle a sa coquetterie, ses petits secrets, et connaît déjà l'art d'engager par d'attrayans refus, tant le fond de la nature se manifeste dès l'âge le plus tendre! Rousseau observe avec raison que les filles, dans leurs jeux, préfèrent toujours ceux qui ont le plus de rapport avec le rôle que la nature leur destine; elles semblent préluder aux fonctions qu'elles auront à remplir. L'art de la conversation, dans lequel elles doivent exceller un jour, leur devient familier de bonne heure; le sentiment des convenances, ce tact exquis que leur sexe possède à un degré si parfait, se développe chez elles avant que les garçons du même âge en aient la plus légère idée.

Cependant les traits se fixent, la physionomie prend de l'expression, et, sans avoir éprouvé de changement extérieur bien sensible, si ce n'est dans sa taille et ses proportions, la jeune fille arrive à cette époque brillante, mais quelquefois orageuse, où elle va se trouver, non sans quelque étonnement mêlé d'inquiétude, pourvue d'attri-

buts tout nouveaux, soumise à des fonctions jusqu'alors inconnues.

PUBERTÉ. — AGE ADULTE.

Chaque âge a des caractères qui lui sont propres; celui de la puberté est marqué par le développement des organes et l'aptitude à l'exercice des fonctions qui ont la conservation des espèces pour dernière fin. Peut-être devrais-je indiquer ici la marche que suit la nature pour mettre la femme en état de se reproduire, et donner à chacun des organes qui doivent servir à cette œuvre importante le degré de perfection qu'elle exige. Les limites que je me suis prescrites me permettent à peine quelques généralités sur les parties qui servent immédiatement à la formation et à la nutrition du nouvel être. Ces diverses parties forment quatre appareils; ce sont ceux de *copulation*, de *germification*, de *gestation* et de *lactation*.

1°. *Appareil de copulation.* Les parties génitales externes, dans lesquelles il faut comprendre le vagin, composent cet appareil; elles suivent et indiquent le développement de celles qui sont à l'intérieur; on n'y reconnaît pas, comme dans les organes correspondans de l'homme, un caractère d'utilité bien sensible, elles semblent plutôt n'être que des instrumens de volupté.

2°. *Appareil de germification.* — *Ovaires, trompes.* L'usage des ovaires, encore problématique, quoique très-essentiel, a donné lieu à deux hypothèses différentes : ces corps ont été nommés *ovaires* par les physiologistes, qui pensent que l'embryon se forme dans un œuf, et regardent les vésicules, dont l'ovaire est le réceptacle, comme autant de ces œufs ou germes auxquels il ne manque, pour former un fœtus, vivre et se développer, que l'impulsion, le *vis vitæ* fourni par le sexe mâle. Ceux qui attribuent la formation de l'embryon au mélange des semences mâle et femelle, voient dans les corps dont nous parlons les organes sécréteurs de cette dernière, et les désignent préférablement

sous le nom de *testicules féminins*. Nous reviendrons sur leur étude en parlant de l'influence qu'ils exercent lors de la puberté. Les *trompes* sont deux conduits flexueux faisant communiquer la cavité de l'utérus, où ils pénètrent, avec les ovaires, auxquels ils peuvent s'appliquer par leur *pavillon* ou extrémité la plus large. Leur accroissement est plus gradué que celui de l'utérus; à la puberté ils deviennent rouges, acquièrent une structure évidemment musculaire, et contiennent un mucus d'un blanc opaque que l'on a quelquefois pris pour du sperme.

3°. *Appareil de gestation.* — *Utérus.* L'utérus, organe particulier aux femelles des mammifères, destiné à recevoir le produit de la conception, et à le conserver tout le temps que réclame son développement embryonnaire, reste à peu près stationnaire tant que dure l'enfance; mais à l'approche de la nubilité il sort de son engourdissement, et acquiert, dans l'espace d'un an au plus, des dimensions presque doubles. (*D'après* Rœderer, *la longueur de la matrice est de douze à quinze lignes chez l'enfant nouveau-né, et de dix-huit quand arrive l'âge nubile; elle a deux pouces et deux pouces et demi, suivant* Meckel, *chez la fille vierge et pubère.*) Il devient plus ferme, plus rouge; un état fluxionnaire, une sorte d'érection s'y établit: de là tous ces phénomènes sympathiques, ces tiraillemens dans les lombes, les aines et les cuisses.

4°. *Appareil de lactation.* — *Mamelles.* Ces glandes existent sur les deux sexes; mais elles ont très-peu de développement et aucune utilité chez l'homme. Avant la puberté, elles ne sont indiquées, chez la jeune fille, que par le mamelon et son auréole; leur accroissement ne précède que de deux ans environ la première éruption des règles. Les vaisseaux galactophores, nés dans les glandes mammaires, viennent s'ouvrir, au nombre de quinze ou vingt, à l'extrémité du mamelon; ils sont unis entr'eux et aux tégumens par un tissu spongieux et érectile, analogue à celui du clitoris et des corps caver-

neux; aussi le mamelon présente-t-il, comme ces organes, une véritable érection, lorsqu'il est excité par les desirs ou provoqué par une titillation artificielle.

Tels sont, bien en abrégé, les organes génitaux; c'est en eux et par eux que surviennent les changemens et les phénomènes les plus remarquables dans le système de la femme. En effet, à la puberté ils acquièrent et impriment à tout l'organisme un surcroît d'activité, une synergie dont les effets sont d'autant plus sensibles, que la nature avait paru jusqu'alors les laisser dans une sorte de langueur et d'oubli. L'influence des ovaires surtout mérite d'être étudiée. La soustraction de ces organes, ou leur impuissance, quelle qu'en soit la cause, si elle a lieu avant la puberté, s'oppose aux grandes mutations que devait amener l'âge nubile; les autres parties sexuelles ne se développent pas, les désirs ne naissent jamais. Si cette impuissance est postérieure à l'établissement de la puberté (comme on en a un exemple dans cette fille d'un châtreur de porcs, que son père mutila, exaspéré qu'il était de sa vie licencieuse, et ne trouvant pas de moyen plus efficace pour en arrêter les débordemens; au reste, il réussit au-delà de ses vœux), alors les désirs s'éteignent pour toujours; les parties génitales, les mamelles particulièrement se flétrissent, s'affaissent, et restent désormais inaptes à toutes fonctions relatives au but pour lequel elles avaient été formées. Dans l'un et l'autre cas, il y a un véritable eunuchisme, dont les symptômes, quoiqu'en quelque sorte inverses de ceux qu'éprouve l'homme réduit au même état par l'ablation des testicules, leur sont néanmoins analogues; je m'explique: celui-ci avait revêtu la constitution de la femme; la femme privée des ovaires revêt la constitution de l'homme; chacun voit s'affaiblir et presque disparaître les attributs caractéristiques de son sexe. Chez la femme, la peau perd sensiblement de sa blancheur, le menton laisse croître quelques poils, la voix devient rauque, le corps acquiert plus de force et de rudesse; les affections douces et aimantes s'éteignent, des goûts hommasses les remplacent. L'eunuchisme, en un mot, tend à confondre les sexes en effaçant leurs caractères spéciaux.

L'analogie des ovaires et des testicules est peu contestée; elle me paraît d'ailleurs démontrée par celle des effets auxquels donne lieu leur ablation; et si avec eux disparaissent, comme nous venons de le voir, les caractères distinctifs des sexes, n'en peut-on pas, n'en doit-on pas même conclure que c'est en eux qu'ils résidaient? Que si on demande pourquoi des organes analogues produisent des effets si différens selon qu'ils appartiennent à l'homme sous le nom de *testicules*, ou à la femme sous celui d'*ovaires*; pourquoi ils font naître chez celui-là le courage, la force morale et physique; chez celle-ci la délicatesse dans les formes, la douceur, la sensibilité dans les affections; je répondrai que, comme la plupart des causes premières, celle-ci est recouverte d'un voile impénétrable. Je pourrais encore dire avec *Cabanis*, qu'apparemment les dispositions primitives inconnues qui sont cause que l'embryon est mâle ou femelle, le sont aussi des différens effets déterminés plus tard dans les deux sexes.

Le médecin philosophe que je viens de citer regarde les ovaires comme un centre d'où émane l'excitation sympathique générale, et celle des autres organes génitaux; il admet chez les femmes un fluide éminemment vitalisé, lequel, préparé et sécrété par les ovaires, refluant ensuite dans la circulation générale, y développe une manière d'être nouvelle, une énergie à laquelle il faut attribuer, en très-grande partie, l'espèce de métamorphose que subit la femme en passant de l'enfance à l'état nubile. « Les anatomistes, dit-il, ont cher-
« ché vainement des canaux sécrétoires dans les ovaires; mais ce sont
« des vues grossières et mécaniques qui les ont portés à conclure
« de là qu'il ne s'y fait aucune sécrétion ou préparation d'humeur
« spermatique. » Ainsi l'utérus, que beaucoup de physiologistes ont considéré comme le principal, sinon comme l'unique moteur des changemens que présente la constitution de la femme à ses diverses phases, et notamment à la puberté, l'utérus n'aurait qu'une influence secondaire subordonnée à celle des ovaires; les modifications qu'il éprouve dans sa texture, sa forme et ses rapports, seraient effets et non causes. Cette opinion paraîtra bien raisonnable, si on con-

sidère que les ovaires, dont nous avons indiqué l'importance, n'entrent en action qu'après avoir atteint leur parfait développement par un accroissement gradué et progressif (*leur diamètre a dix lignes à la naissance, seize à dix ans, et vingt à la puberté.* Rœderer), tandis que l'utérus, long-temps stationnaire, on pourrait presque dire inerte, éprouve tout à coup un changement brusque qui décèle assez une cause à lui étrangère. En second lieu, on a vu qu'avec les ovaires disparaissaient tous les caractères de la nubilité et de la fécondité, quoique la matrice fût restée saine; l'absence de cette dernière, au contraire, ne porte que peu ou point d'obstacles aux phénomènes de la puberté; elle n'exclut pas les désirs, ni même les besoins, comme l'a vu *Engel*, sur une personne dont les mamelles et les organes génitaux externes portaient tous les signes de la nubilité mise en œuvre; et comme l'a aussi observé M. *Dupuytren*, sur une femme mariée et de plus adultère. Cependant, quoiqu'il soit en quelque sorte sous la dépendance immédiate des ovaires, l'utérus n'en exerce pas moins sur l'économie une influence puissante; il ne se présente pas moins comme un des organes les plus intéressans, tant par les nombreuses sympathies qui l'unissent au reste de l'organisme, que par l'importance des fonctions qu'il doit remplir; seulement, il me semble que l'on a beaucoup exagéré son influence, par exemple, lorsqu'on a dit : *Propter uterum unum mulier est id quod est.*

Dans l'état actuel des connaissances physiologiques, nous sommes loin de pouvoir déterminer d'une manière précise le mode d'action qu'exercent sur l'économie les organes reproducteurs; mais les effets qu'ils produisent ne sont pas moins évidens qu'indispensables, quoique difficiles à expliquer. Et, pour hazarder une hypothèse, ne pourrait-on pas, jusqu'à un certain point, trouver la cause de cette action puissante dans la disposition des nerfs, qui, provenant de différens troncs, doivent douer d'une sensibilité et d'une irritabilité très-vive les organes génitaux, auxquels ils se distribuent, et de là réagir fortement sur tout le système nerveux? D'un autre côté, beaucoup de physiologistes regardent la structure des ovaires comme tout à fait

glandulaire : or, on sait combien les glandes sympathisent entre elles et même avec le cerveau; cela expliquerait plusieurs phénomènes de la puberté, tels que le mouvement général qui se fait dans tout le système lymphatique, le gonflement, quelquefois douloureux, des glandes de l'aine, de l'aisselle, des mamelles, du cou, etc. Ces symptômes, du reste, sont communs aux garçons et aux filles, et ce n'est pas chez celles-ci seulement que les glandes mammaires augmentent de volume : les premiers y éprouvent souvent, à l'âge pubère, un gonflement et une douleur que l'on a pu croire purement inflammatoires ; cet état se prolonge et s'exaspère quelquefois au point de produire un peu de suppuration ; il cause aux personnes qui l'éprouvent une inquiétude vague, déterminée moins par la douleur que par l'influence de cette activité nouvelle que l'ébranlement général de l'organisme imprime alors à l'imagination. Enfin, *Cabanis* (nous l'avons vu plus haut) attribue à l'humeur particulière formée dans les ovaires la plupart des changemens qu'amène l'âge pubère. Quoi qu'il en soit de ces explications, il reste établi que les organes générateurs doivent être considérés comme un foyer d'où partent les irradiations continuelles qui vont porter dans toutes les parties le mode d'excitation propre à chacune d'elles, et capable de douer la jeune fille de sa qualité la plus belle et la plus essentielle aux yeux de la nature; je veux dire la fécondité.

Bien des causes secondaires, mais plus généralement les climats, influent sur la puberté, en retardant ou hâtant son apparition : des zones équatoriales aux régions polaires, l'intervalle peut être de huit ou dix ans; dans un même climat, les localités, les alimens, les mœurs y apportent de notables modifications. Tout, dans une éducation bien entendue, doit tendre à prévenir le développement trop précoce de la puberté; les effets peuvent en devenir fâcheux, alors surtout que cette précocité est due à une manière de vivre molle à la fois et dissipée, au relâchement des mœurs, aux lectures et aux suggestions érotiques, enfin à tout ce qui peut embraser l'imagination, alors si inflammable.

Dans nos régions tempérées, en France, la puberté se manifeste de la quinzième à la dix-huitième année, pour l'homme; de la treizième à la seizième, pour la femme; c'est-à-dire qu'elle est chez celle-ci de deux ou trois ans plus précoce que chez celui-là. Cette différence tient sans doute à la même cause qui fait que la première atteint avant le second au complément de son organisation; et cette cause elle-même doit être rapportée, selon *Freind*, qui s'appuie de l'autorité d'*Hippocrate*, à l'abondance du sang, d'après eux proportionnellement plus grande. D'autres physiologistes croient voir la même cause dans une constitution plus souple et plus irritable. Il me semble qu'on peut la rapporter avec quelque vraisemblance à la petitesse des organes qui constituent le corps de la femme : à raison de leur petitesse même, ils doivent être plus mobiles, plus actifs, et conséquemment plus tôt arrivés à leur perfection. «Les mouvemens vitaux paraissent s'exercer avec une vitesse inverse de la grosseur de l'animal.» (*Bordeu.*) Voilà donc les facultés intellectuelles et le complément de l'organisation physique toujours plus précoces dans un sexe que dans l'autre. Cette coïncidence est remarquable; il serait curieux de rechercher si elle est nécessaire, si la première manière d'être entraîne infailliblement la seconde. Le cerveau et les organes de la génération forment deux centres qui agissent continuellement l'un sur l'autre; on aura une preuve irrécusable de cette mutuelle réaction, si on considère que l'imagination fait promptement sentir son influence aux parties génitales, et qu'à leur tour celles-ci déterminent des affections morales en rapport avec les fonctions qu'elles ont à remplir. L'imagination prend donc une part active au développement de la puberté. Il importe beaucoup que cette faculté soit mise en jeu par l'éveil naturel des organes reproducteurs, car il faut que tous les systèmes se meuvent ensemble et de concert vers le même but; la marche de la nature sera troublée, le bon ordre de ses opérations interverti, si l'imagination, devenue trop active, provoque l'éveil prématuré des sens, dont elle doit, au contraire, recevoir l'impulsion. Cette maturité anticipée, bien fréquente dans les

grandes villes et parmi les classes élevées, exerce une déplorable influence ; les filles sont alors plus tôt nubiles, mais elles paient bien cher ce triste avantage : faibles et languissantes, elles voient s'écouler rapidement une jeunesse sans charmes ; semblables à ces fleurs hâtives que l'ardeur du soleil fait éclore et faner en un jour, elles perdent de bonne heure leur fécondité, et passent presque subitement de leur aurore à leur déclin : *citiùs pubescunt, citiùs senescunt.* Il semble que, dans ce cas, la puberté du système nerveux, si je puis ainsi parler, ait devancé celle des autres systèmes organiques. Le contraire peut avoir lieu, c'est-à-dire le système nerveux ou sensitif rester en retard : alors l'ensemble est encore détruit, et les organes, privés de leur excitant naturel et nécessaire, tombent dans une sorte d'allanguissement, de cachexie, connue sous le nom de *chlorose* ou *pâles couleurs.* Ce serait une erreur que de croire cette maladie particulière aux filles; les adolescens de l'un et l'autre sexe peuvent en présenter les divers symptômes. Dans tous les cas, les moyens curatifs doivent tendre à augmenter l'énergie de la sanguification, et à stimuler directement ou indirectement les organes dont l'influence se fait attendre.

A la nubilité, quelle qu'en soit l'époque, les organes touchent à leur développement complet : alors le tempérament prend une nuance plus distincte ; il est sanguin, selon *Roussel*, mais peut-être plus souvent nerveux et lymphatique. Le corps éprouve une secousse générale, dont on remarque particulièrement les effets sur ces deux appareils d'organes, dont l'un est l'instrument immédiat de la génération, et l'autre devra en nourrir le produit. C'est de ces parties, comme de deux centres, que la masse cellulaire semble naître et envoyer ses productions : les unes, après avoir arrondi le cou et lié les traits du visage, se dirigent vers les épaules, le long des bras et jusqu'aux extrémités des mains, pour leur donner ces contours fins, déliés, moelleux qui font aisément reconnaître les membres d'une femme ; les autres suivent une marche analogue par rapport aux parties inférieures, qu'elles rendent plus saillantes et modifient de la même manière (*Roussel*). La peau acquiert plus de blancheur ; elle se couvre

de poils à la région du pubis et des aisselles; l'activité du système pileux se concentre dans les cheveux principalement; ils forment à la femme un de ses ornemens les plus beaux, et surtout le plus durable. Le système osseux prend un nouveau degré de force, en se chargeant d'une plus grande proportion de phosphate calcaire. La transpiration cutanée exhale une odeur particulière. « Il est des jeunes gens et des « jeunes filles, dit *Polinière*, qui sont habituellement enveloppés « d'une atmosphère odoriférante, agréable chez quelques-uns, quel- « quefois repoussante, mais en général propre à réveiller les désirs « vénériens dans le sexe opposé. » Le larynx grandit notablement en peu de temps (*bien moins cependant que chez l'homme. D'après M.* Richerand, *le larynx est presque égal chez l'enfant de trois ans et chez celui de douze; il acquiert une grandeur double en un an chez l'homme*): de là ce changement dans la voix, qui, dit-on, *mue*. Enfin la circulation, plus active, porte dans les organes un surcroît de vie, qui quelquefois peut produire un accroissement de plusieurs pouces en très-peu de temps, et sans altération de la santé. Le développement quelquefois subit et prodigieux de l'intelligence, l'étendue de la mémoire, la vivacité de l'imagination à cette belle période de la vie, attestent assez la liaison intime qui unit le physique et le moral. On a dit, non sans fondement, que l'esprit venait alors aux filles; et *Lafontaine* n'est pas sorti des limites du vrai, en s'égayant sur le moyen par lequel cette sorte de miracle s'opère.

Le travail intérieur qui se fait pour le passage de l'enfance à la puberté est assez ordinairement marqué par des irrégularités, des altérations plus ou moins alarmantes : ce sont le plus souvent quelques douleurs lombaires, des lassitudes, des frissons qui reviennent par accès; la jeune fille est triste, mélancolique, indifférente pour les jeux qui naguère lui plaisaient le plus; ses yeux sont languissans, ses joues décolorées; elle perd l'appétit; on remarque une langueur insolite dans les fonctions de tous les viscères et dans les facultés intellectuelles. Mais bientôt l'équilibre se rétablit et ces nuages se dissipent; tout s'anime alors dans cette jeune femme; la sensibilité physique et mo-

rale est plus grande, les désirs, et avec eux la pudeur commencent à naître; ses yeux, brillants d'une expression qu'elle craint de laisser paraître, se lèvent avec plus de retenue; sa voix devient plus nette, plus sonore et plus douce. « Enfin, tout ce que les grâces naïves et « légères ont de piquant, tout ce que la jeunesse a de fraîcheur brille « dans sa personne. De ce nouvel état, il résulte en elle une surabon- « dance de vie qui cherche à se répandre et à se communiquer; elle « est avertie de ce besoin par de tendres inquiétudes, et par des élans « qui ne sont que la voix tyrannique et douce de la volupté. Pour in- « téresser puisamment toute la nature à sa situation, elle semble « appeler les plaisirs à son secours : alors tout s'empresse, tout vole « au-devant de la beauté, pour la servir et briguer le bonheur de re- « cevoir ses chaînes. »

Cette brillante métamorphose n'est que le résultat de ce qui se passe au dedans, c'est-à-dire, comme nous l'avons plusieurs fois indiqué, de l'influence des organes génitaux, et particulièrement des ovaires; la turgescence de toutes ces parties, l'érection du clitoris et du mamelon se renouvellent fréquemment et avec une grande facilité; l'utérus devient un centre de fluxion, un sang chaud, stimulant, pénètre toutes ses parties, distend tous ses vaisseaux, et finit par se faire jour à travers sa surface interne, par une sorte d'exhalation. Ce phénomène constitue l'évacuation qui, plus tard, devenue habituelle et régulière, prend les noms divers de *règles*, *menstrues*, *mois*, etc.

Flux périodique.

Le flux périodique, ou menstruation, est cette excrétion sanguine qui se fait par les organes génitaux de la femme, commence à l'époque de la puberté, dont elle est l'un des signes les plus apparens et les plus sûrs, se continue par intervalles réguliers tant que dure le temps de la fécondité, est suspendue pendant la grossesse et l'allaitement, et cesse tout à fait à l'âge critique, avec la faculté de concevoir. La menstruation a été le texte de bien des discussions, la base de nom-

breuses hypothèses : j'en exposerai très-sommairement quelques-unes. Et d'abord, cette évacuation est-elle inhérente à l'espèce humaine, la femme y a-t-elle toujours été soumise? L'opinion de presque tous les physiologistes est aujourd'hui pour l'affirmative; *Roussel* pense cependant que, loin d'être une institution naturelle, le flux périodique menstruel n'est qu'un besoin factice contracté dans l'état social. Quelle est la cause qui détermine cette évacuation? *Aristote*, *Galien*, et beaucoup d'autres après eux, ont cru l'apercevoir dans une *surabondance de sang*, une *pléthore* qui s'établit après que le corps a pris tout son accroissement. *Paracelse*, *de Graaf*, l'expliquent par un *ferment animal* particulier. *Lecat* admet une *phlogose voluptueuse*, un *engorgement hémorrhoïdal*. Ces théories, on le voit, peuvent reculer la question, mais elles ne la résolvent nullement. Les raisons que l'on a données de la périodicité des menstrues ne me paraissent pas plus satisfaisantes. Une opinion populaire, basée sur celle d'*Aristote*, accréditée par *Vanhelmont*, et que *Roussel* lui-même n'est pas bien éloigné d'adopter, attribue ce retour périodique à l'influence de la lune. On a supposé à cette influence sidérale des effets encore plus étendus et plus spécifiés dans ce vers, dont la source m'est inconnue :

Luna vetus vetulas, juvenes nova luna repurgat.

L'hypothèse suivante, quoique susceptible d'objections, ne me paraît pas dénuée de vraisemblance; c'est celle d'*Astruc* et de quelques autres médecins, relativement à l'usage du sang menstruel : ils pensent que la matière des règles n'est que le superflu des molécules organiques, destiné à l'accroissement avant la nubilité, à la nutrition du fœtus pendant la gestation, et à la nutrition individuelle dans l'âge de stérilité. On a aussi beaucoup discuté sur la nature du sang sorti de la matrice; il diffère peu de celui qui s'épanche de toute autre manière ou de tout autre organe : *Dionis*, toutefois, pense qu'il ne forme pas de caillots; le docteur *Lavagna* a fait quelques expériences, desquelles il résulterait qu'il ne contient point de fibrine.

Quand à la source de ce sang, elle est évidemment dans l'utérus. Pendant les jours qui précèdent immédiatement l'écoulement des menstrues, cet organe entre dans un état de turgescence facile à reconnaître : le col est tuméfié, l'orifice plus étroit, les lèvres plus chaudes et plus rouges que dans l'état ordinaire; c'est ce qui cause en partie les lassitudes, le malaise dont nous avons parlé. On conçoit que ces symptômes doivent être d'autant plus intenses que les organes y sont moins habitués, c'est ce qui a lieu en effet; et si la première éruption des règles se fait quelquefois d'une manière soudaine, plus souvent elle est précédée d'un trouble sensible dans toutes les fonctions, et d'une fièvre dont elle est elle-même la crise; elle s'annonce d'ordinaire par les symptômes suivans : la jeune pubère éprouve un sentiment de tension, de pesanteur à l'hypogastre, un prurit incommode vers les parties sexuelles, des lassitudes générales; enfin, il survient un écoulement muqueux qui peut se prolonger pendant plusieurs mois, mais qui plus souvent est bientôt suivi de l'écoulement sanguin, dont l'apparition fait promptement cesser tout le malaise. Les premières évacuations menstruelles sont presque toujours peu abondantes, pénibles, et surtout irrégulières; ce n'est qu'au bout de quelques mois qu'elles prennent enfin une marche fixe et périodique. L'intervalle entre chaque écoulement est de vingt-quatre à vingt-six jours; sa durée moyenne, par conséquent, de quatre à six; il y a des variations, mais cette durée se balance entre trois et huit jours, rarement en deça ou au-delà, quand la femme se porte bien. Les mêmes différences se remarquent dans la quantité de fluide épanché; elle n'est pas d'ailleurs également répartie entre tous les jours pendant lesquels l'écoulement a lieu, mais un peu moins abondante durant les premiers et les derniers de ces jours.

L'écoulement menstruel est le signe et comme la mesure de la santé, sans lui la beauté, la fraîcheur ne naissent point ou s'effacent; les fonctions sont altérées, l'âme tombe dans la langueur et le corps dans le dépérissement. D'un autre côté, la santé ne peut être notablement altérée sans que la menstruation éprouve quelque dérange-

ment : *Mensibus largius erumpentibus morbi obtingunt : quod si non fluxerint ab utero morbi accidunt.* (Hipp. l. 5, aph. 57).

Comme la menstruation commence précisément dans le temps compris entre le premier développement et l'accroissement complet auquel l'organisme doit atteindre, j'ai cru devoir m'interrompre, et parler du flux menstruel avant d'avoir terminé l'histoire physiologique de la femme ; j'y reviens maintenant. La femme, plus petite que l'homme d'un douzième environ, a le tronc proportionnellement plus allongé, et les extrémités inférieures surtout plus courtes ; son thorax est moins haut, mais plus élevé, afin de fournir aux seins un plus grand espace ; l'abdomen est plus ample et plus saillant ; le bassin, qui devra contenir en partie et donner issue au produit de la conception, plus évasé, plus incliné sur le rachis, a aussi beaucoup plus de capacité que celui de l'homme. Il semble que chez ce dernier le développement se soit fait plus vers le haut du tronc, et plus vers le bassin chez la femme. On connaît généralement l'ellipse de *Camper :* ce physiologiste célèbre a fait voir qu'en traçant les figures du corps de la femme et de celui de l'homme dans deux aires elliptiques dont la grandeur serait la même pour tous deux, le bassin de la femme serait en dehors de l'ellipse et les épaules en dedans ; tandis que ces dernières parties dépasseraient, dans l'homme, les limites de la figure, et qu'au contraire son bassin y resterait renfermé. Le plus de longueur dans le diamètre transversal du bassin de la femme entraîne un plus grand écartement dans le haut des fémurs, et par suite un rapprochement marqué dans les genoux. Cette disposition donne aux mouvemens de progression un caractère particulier comparable à celui de quelques palmipèdes ; aussi le saut, la course, sont-ils des mouvemens peu familiers à la femme. « Quand elle fuit « c'est pour être atteinte ; la course n'est pas la seule chose qu'elle « fasse d'un air gêné, mais c'est la seule qu'elle fasse de mauvaise « grâce. » (*Rousseau.*)

Les muscles de la femme, moins forts, impriment aux os, d'ailleurs plus petits et plus mous, des aspérités et des saillies moins pro-

noncées. Le tissu cellulaire, qui en remplit les interstices, donne aux membres cette mollesse, ces contours que rend encore plus gracieux une peau fine, blanche et riche en vaisseaux capillaires. Les muscles du visage surtout, fondus dans plus de graisse que ceux de l'homme, sont moins distincts; aussi la physionomie des femmes est-elle principalement dans le sourire et l'expression des yeux; aussi les mouvemens impétueux de la colère altèrent-ils leur figure, en la rendant difforme et ridicule sans lui donner un air plus terrible. Enfin, toutes les parties qui constituent la femme sont plus mobiles et plus faibles que celle de l'homme : cela était nécessaire; car si les organes eussent présenté trop de consistance, les compressions, les distensions que plusieurs d'entr'eux doivent subir eussent gêné, peut-être même suspendu leurs mouvemens, tandis qu'ils échappent à cette gêne grâce à l'élasticité dont ils sont doués. Cette différence entre les sexes est caractéristique : tandis que chez l'un les organes semblent surmonter ou détruire les obstacles par la force et l'activité, ils semblent, chez l'autre, échapper à leur action en y cédant, pour ainsi dire. La force est donc nécessaire à l'homme, la flexibilité et une certaine faiblesse servent merveilleusement la femme. Nous verrons qu'au moral ce principe trouve encore son application.

Si nous examinons successivement les fonctions communes aux deux sexes, nous remarquerons encore des différences sensibles toujours déterminées par la même cause, la manière dont chacun d'eux concourt à la reproduction. Les effets de cette cause peuvent n'être pas toujours apparens, mais ils sont constans. Dans les fonctions de nutrition, la femme nous offrira, avec un estomac moins grand et un foie moins gros, une digestion plus prompte, demandant des alimens légers et agréables plutôt que nourrissans; la faim chez elle est, pour ainsi dire, mobile, fantasque, et se fait sentir plus souvent que chez l'homme. Les mouvemens respiratoires et les impulsions du cœur sont plus rapprochés, le pouls moins ample et plus serré; l'aorte descendante, plus grosse, envoie dans le bassin des artères sensiblement plus développées que leurs analogues chez l'homme. Cette disposition

était sans doute nécessaire à la nutrition des organes génitaux internes et à celle du produit de la conception. Le système lymphatique prédomine chez les femmes, aussi sont-elles prédisposées aux scrophules, au goître, etc. Toutes les sécrétions, sans parler de celles propres au sexe féminin, telles que le lait et le fluide menstruel, ont un caractère général assez distinct : c'est leur quantité et leur *animalisation* moindres; chacune en particulier offre aussi des différences appréciables; la transpiration cutanée, moins active, a une odeur et un goût plus acidule; l'urine est chargée de moins de sels, ce qui, joint à la disposition du canal de l'urètre, droit, court et large, rend les femmes très-peu sujettes aux affections calculeuses. Enfin leur sommeil est peu profond, quelquefois accompagné de somnambulisme, état qui, du reste, est assez facilement déterminé chez elles par des influences extérieures : c'est là un effet de l'extrême susceptibilité de leur système nerveux.

Fonctions de relation. L'infériorité des femelles relativement à la vigueur des membres est une loi constante de la nature; toujours la force et l'énergie demeurent l'apanage des mâles. Il résulte de là une grande analogie entre les individus jeunes et les femelles de la même espèce; celles-ci paraissent toujours jeunes par rapport aux mâles. Aussi voyons nous les enfans et les femmes, par une sorte de consonnance de tempérament, s'aimer mutuellement plus qu'ils n'aiment l'homme, et ne s'attacher, ne se rallier à lui que comme par besoin. *Voix.* Il est facile de distinguer la voix d'une femme : moins d'ampleur dans le poumon, un moindre diamètre dans la trachée, le larynx plus petit, la rendent moins forte, mais plus douce et surtout plus aiguë (*d'une octave, d'après* Virey). La femme s'exprime plus facilement que l'homme; elle a plus de disposition pour le chant, parce que les muscles de son larynx étant plus souples, plus déliés, elle varie et module mieux les accens de sa voix. Cette facilité de langage d'une part, de l'autre le besoin d'exprimer des sentimens rapides et multipliés, produisent chez les femmes ce que l'on appelle leur *loqua-*

cité. Les organes vocaux sont étroitement liés avec ceux de la reproduction ; aussi la voix n'est-elle pas la même chez la fille impubère et chez celle qui a déjà atteint l'âge nubile. On a même cru observer quelques modifications dans le timbre du son vocal de la même personne, selon qu'il était produit alors qu'elle était vierge, ou bien après qu'elle avait éprouvé les embrassemens de l'homme. (*Virey.*) Les anciens regardaient comme un signe de défloration chez les filles le gonflement de la partie antérieure du cou. Catulle disait, en parlant de Thétis, nouvellement épousée :

Non illam nutrix, orienti luce, revisens,
Hesterno, poterit collum circumdare filo.

Cabanis attribue ce gonflement, ainsi que celui de toutes les parties glandulaires, à la vive excitation qu'ont produite les premiers plaisirs de l'amour. Au reste, ce signe n'est ni général ni certain.

La voix est un phénomène d'expression, peut-être le plus parfait et le plus étendu, mais non pas le seul. Le sourire, le regard de la femme font de son visage un tableau sur lequel viennent se peindre, d'une manière peut-être plus variée que fidèle, mais toujours intéressante, les grâces de l'esprit et les nuances si variées des mouvemens du cœur. Le rire et les pleurs, phénomènes particuliers à l'espèce humaine, entièrement nerveux, et que l'on pourrait appeler convulsifs, lui sont familiers ; ils éclatent chez elle sous l'influence des causes les plus légères. *Sensations.* La peau reçoit un grand nombre de vaisseaux capillaires sanguins et de papilles nerveuses ; l'épiderme qui la recouvre est plus mince, plus délicat chez les femmes, aussi reçoivent-elles une impression bien plus vive des corps ambians ; le froid, le chaud, l'électricité répandue dans l'atmosphère dans les temps d'orage, etc., influent sensiblement sur leur état physique et moral. Leur goût est plus raffiné, plus délicat, il répugne aux saveurs fortement prononcées. Les femmes recherchent les parfums, celui des fleurs surtout ; mais les odeurs trop fortes leur sont insupportables. Leur ouïe, très-sensible aux accents harmonieux et doux, est blessée des sons trop intenses ou trop aigus. En un mot, les sens, pour la femme

beaucoup plus que pour l'homme, sont une source continuelle de jouissances ou d'aversions.

Les *fonctions cérébrales* relatives à l'entendement offrent des caractères non moins distincts.

La reproduction de l'espèce, tel est le vœu le plus cher de la nature. Aussi l'amour, qui n'est en définitive que le désir plus ou moins direct de satisfaire à ce vœu, l'amour est chez les femmes la passion vraiment dominante; toutes les autres s'y rapportent ou en prennent le caractère. « L'amour a passé par là, » disait Fontenelle en parlant de la dévotion de certaines femmes. « L'amour n'est qu'un épisode dans la vie de l'homme; c'est l'histoire tout entière de la vie de la femme. » (M^me^. *de Staël.*)

Dans l'acte de la reproduction, l'homme, essentiellement actif, ne saurait être contraint, mais seulement excité; il doit attaquer : la femme, passive, au contraire, doit se défendre par la pudeur, cet instinct admirable qui offre l'amour sous les traits d'une apparente aversion, et semble d'abord éloigner les sexes pour les rapprocher ensuite avec plus d'impétuosité; elle doit se défendre, mais de manière à céder à la violence de l'agresseur, après avoir adouci cette violence par le caractère même de sa résistance. Elle doit choisir le moment où il lui est le plus avantageux de se rendre; par là elle donnera plus de prix à sa défaite, et se fera un mérite de ce qu'elle n'a pas moins désiré d'accorder que l'homme d'obtenir. Il faut donc que celui-ci soit fort, audacieux, entreprenant; elle, au contraire, faible, timide, même dissimulée. A cette différence primordiale relative au but particulier de chaque sexe doit être rapportée presque exclusivement celle de leurs facultés et de leurs penchans.

Nous avons vu la femme peu capable d'efforts violens et de mouvemens agiles; la structure et la disposition de ses membres rendent cette vérité incontestable. Or, un premier effet nécessaire et bien naturel de cette inaptitude aux exercices fatigans est de ramener le sexe à des habitudes sédentaires. Voilà donc le genre de vie en partie déterminé par une circonstance d'organisation qui pourrait paraître

minutieuse. En second lieu, la femme, dans ses rapports avec les objets extérieurs, ne se sentant pas capable de leur résister ou de les dominer par sa force propre et directe, en cherche des moyens plus détournés : c'est alors que, jetant les yeux sur les êtres environnans, elle distingue bientôt ceux qui peuvent le mieux la servir ou la protéger ; elle les modifie et se les attache, de manière à en fortifier sa propre existence. Je ne doute pas que le désir de plaire, si naturel aux femmes, ne prenne sa source dans le besoin de protection que fait naître en elles le sentiment de leur faiblesse ; elles ont besoin de plaire : de là leurs manières, leurs grâces, leur dissimulation, en un mot, ce qu'on appelle leur *coquetterie ;* de là cette observation continuelle et si éclairée de tout ce qui se passe autour d'elles. Les femmes excellent dans la connaissance du cœur humain ; en vain l'indifférence s'efforce-t-elle de revêtir les formes du zèle, en vain les passions cherchent-elles à se dérober sous l'apparence de la froideur, le voile est bientôt soulevé, et chaque nuance de sentiment aisément démêlée. La femme a intérêt à observer les hommes et ses rivales ; jamais le jugement du plus sage philosophe n'acquerra la sagacité, pour ainsi dire instinctive, qu'elle déploie dans cette observation ; de plus, et ceci me paraît le comble de l'art, elle sait cacher son étude si attentive sous les dehors d'une apparente étourderie ou d'un timide embarras. C'est encore le même sentiment de faiblesse qui fait naître cette disposition à s'identifier avec les malheureux, cette pitié tendre, affectueuse, base de toutes les vertus sociales, et qui distingue si éminemment les femmes. On peut aisément remarquer que leur bienfaisance est plus active et surtout plus efficace, parce qu'elle s'exerce toutes les fois qu'elle en trouve l'occasion ; celle des hommes généralise trop les principes, elle est plus en spéculation, moins en pratique ; les premières exécutent souvent le bien que les autres ne font que projeter.

Dans la femme, la pulpe cérébrale participe de la mollesse de toutes les autres parties ; le tissu cellulaire qui revêt cette pulpe est plus abondant ; les enveloppes qu'il forme sont plus muqueuses et plus lâches

(*Cabanis*), aussi l'action du cerveau est-elle plus facile, plus prompte, et d'autant plus vive et mobile que les fibres musculaires sont plus faibles et tous les organes dans des proportions moindres. Mais cette mobilité rend la femme peu propre aux efforts de contention d'esprit, comme nous l'avons vue incapable de grands efforts musculaires. Son imagination, trop mobile, trop agitée pour garder une assiette quelque peu fixe, ne lui permet pas de s'adonner avec fruit aux arts, et surtout aux sciences qui exigent un jugement solide. Cette sensibilité vive et changeante, qui la soumet aux impressions d'un grand nombre d'objets, produit dans son esprit une foule de déterminations qui s'entrechoquent et se détruisent mutuellement ; de là ces caprices singuliers, qui ne sont autre chose que le passage plus ou moins brusque d'un sentiment à un autre tout différent ou même opposé. La femme se dirige par des affections particulières plutôt que par des maximes invariables ; elle a plus de sentiment que d'idées, et se laisse aller aux impressions qu'elle reçoit, plutôt que guider par les lumières d'une raison sévère ; aussi a-t-elle un goût décidé pour le merveilleux, pour le grandiose, et, comme le disait madame de Sévigné, pour *les grands coups d'épée*. On conçoit qu'une pareille disposition morale doit exclure la force, la profondeur qui font admirer le génie de l'homme ; mais si ces qualités lui sont rarement départies, elle en possède d'autres plus douces et plus appropriées au rôle qui lui est assigné : un goût fin, un tact parfait des convenances, un aperçu d'une extrême finesse, enfin tout ce qu'il y a de gracieux, de délicat dans l'esprit, comme dans les formes, lui appartient au plus haut degré.

Après avoir concouru à la reproduction, chacun à sa manière, les deux sexes restent encore unis pour élever la nouvelle famille. L'homme doit pourvoir à sa défense et à ses besoins ; la mission de la femme est d'en resserrer sans cesse les liens, et de lui dispenser les soins qu'elle réclame. Aussi la sage nature a-t-elle départi aux femelles ce sentiment d'amour maternel, plus fort chez elles que celui de leur propre conservation ; elle mit, surtout dans le cœur de la femme, cet esprit de douceur

et de conciliation qui charme tous les êtres. Les femmes, avons-nous dit, se dirigent par le sentiment plutôt que par le raisonnement. Cette disposition était sans doute nécessaire dans le sexe auquel est confié le dépôt de l'espèce, alors qu'elle est si faible, et qu'elle exige tant de soins minutieux. « Elle eût mille fois péri, si elle eût été réduite aux secours tardifs et incertains de la froide raison. »

En parlant de cette période, la plus intéressante de la vie de la femme, qui est comprise entre la première éruption et la cessation définitive des règles, je n'ai rien dit de la *stérilité*, parce qu'il m'a semblé que cet état, au lieu de rentrer dans l'ordre physiologique, était exceptionnel, sinon maladif. J'aurais voulu, j'aurais peut-être dû faire l'histoire de la grossesse et de la lactation : ces deux états modifient le système physique et moral d'une manière remarquable; il s'établit entre la mère et le fœtus, entre l'enfant et sa nourrice, des rapports qui méritent d'être observés; mais le cadre que j'ai embrassé n'est déjà que trop étendu pour les limites de cet opuscule et la faiblesse de mes moyens.

Vieillesse.

Le passage de l'âge adulte à la vieillesse, comme celui de l'enfance à la puberté, est plus précoce pour la femme que pour l'homme; il s'effectue, chez la première, de la quarante-cinquième à la cinquantième année dans nos climats. Cette époque a été désignée sous le nom d'*âge critique*, soit à cause des changemens qui surviennent alors dans l'économie, soit à cause de la crainte qu'elle inspire. Au reste, les dangers en ont été beaucoup exagérés; le plus souvent tous les symptômes se réduisent à des engourdissemens dans les membres, quelques douleurs lombaires, des bouffées de chaleur au visage et une certaine inquiétude, un malaise général.

Nous avons dit que la reproduction de l'espèce était le principal but de la nature : on peut remarquer en effet que, lorsqu'il est atteint, elle semble négliger et enfin oublier entièrement les moyens

par lesquels elle y est parvenue. La femme perd alors ses grâces, son éclat; la menstruation devient irrégulière, et finit par se supprimer. Dès ce moment l'inaptitude à la reproduction est confirmée ; les organes générateurs n'ont plus de vie particulière, ils resteront désormais sans influence sur l'économie. La femme n'a plus rien à redouter des périls attachés à son sexe; elle revêt la constitution de l'homme, est soumise aux mêmes affections morbides. La peau brunit et se ride ; le léger duvet de la jeunesse acquiert quelquefois, sur le visage, une longueur et une consistance remarquables ; les cheveux se conservent fort long-temps, et souvent avec leur couleur primitive ; la voix devient plus forte et plus grave, certains goûts s'éteignent, les idées prennent une nouvelle direction.

D'abord, se laissant aller à cet instinct qui lui a toujours montré le souverain bien dans le bonheur de plaire, la femme redouble de soins pour conserver encore et disputer au temps un reste d'attraits prêt à lui échapper; mais s'ils sont poussés trop loin, ses efforts ne servent qu'à faire ressortir le contraste pénible de ses prétentions et de son impuissance. Combien plus sage et plus heureuse est cette mère qui, cédant sans regrets aux lois de la nécessité, satisfaite des droits respectables qui lui sont acquis, se voit renaître dans ses enfans, les éclaire de son expérience, et jouit de leur bonheur! Quitte de tout envers l'espèce à laquelle elle a payé son tribut, elle rentre dans une existence toute individuelle ; mais elle intéresse encore, et s'intéresse aux autres par les souvenirs. Malheur à celle qui n'en laisse point et n'en conserve plus ! C'est pour elle que *la vieillesse est un ensemble de maux, dont le plus triste est de l'isoler au milieu de ses semblables.*

FIN.

APHORISMI.

I.

Mulieri sanguinem evomenti, menstruis erumpentibus, solutio fit.

II.

Si mulieri in utero gerenti, purgationes prodeant fœtum sanum esse impossibile.

III.

Mulieri pregnanti si mammæ derepentè gracilescant, ipsa abortit.

IV.

Eunuchi non loborant podagrâ, neque calvi fiunt.

V.

Sanguine multo fluente, convulsio aut singultus si accedat, malum.

VI.

Phthisis evenit adolescentibus præsertim ab anno octavo et decimo, ad quintum et tricesimum.